

Naomi Kawase / [festival-cannes.com](http://festival-cannes.com)

Il est des cinéastes dont la carrière n'a cessé de croiser le Festival et il s'en réjouit. Avec Naomi Kawase, l'histoire commence en 1997. **À 27 ans, elle devient la plus jeune lauréate à recevoir la Caméra d'or pour son film *Suzaku (Moe no Suzaku)***. Une découverte dont la promesse ne cessera de se confirmer, comme en témoignent les sélections en compétition de ses longs métrages suivants : *Shara (Sharasojyu)* en 2003, *La Forêt de Mogari (Mogari no Mori)* en 2007, *Hanezu l'esprit des montagnes (Hanezu no tsuki)* en 2011 et *Still the Water (Futatsume no mado)* en 2014. En 2013, c'est en tant que membre du Jury des longs métrages que Naomi Kawase siège sur la Croisette aux côtés de Steven Spielberg. Le cinéma de Naomi Kawase s'écrit avec des budgets modestes et privilégie les acteurs non-professionnels. On y reconnaît l'ancrage originel de la réalisatrice, diplômée de l'école de photographie d'Osaka, dans le genre documentaire qui l'a révélée. La critique saluera notamment *Dans ses bras (Ni tsutsumarete)* en 1992, où elle expose sa quête d'un père qui l'a abandonnée, et *Genpin* en 2010, où elle suit des femmes ayant fait le choix de l'accouchement naturel. **Avec *La Forêt de Mogari* en 2007, récompensé du Grand Prix à Cannes**, la réalisatrice gagne encore en notoriété. Dans les rangs cinéphiles à travers le monde, on découvre une œuvre riche, intime, sensible, où l'hyperréalisme dialogue avec la spiritualité. Film après film, Naomi Kawase expérimente les genres et les formats pour questionner les thèmes autobiographiques qui lui sont chers : liens familiaux, rapport à la temporalité et à la perte, célébration de la nature, en particulier dans sa région natale de Nara, au centre du Japon. C'est aussi dans cette région que la réalisatrice à la stature internationale, qui fait aujourd'hui figure d'exception sur le continent asiatique, a fondé en 2010 le Festival International du Film de Nara, dédié à la promotion de la jeune création cinématographique. Un engagement que Naomi Kawase aura sans nul doute à cœur d'honorer lors de sa présidence du Jury de la Cinéfondation et des Courts métrages.

**Still the water** / Geneviève Grousson-Troyes, notes d'après un entretien au Centre Georges Pompidou (Arte, 198mn)

Fiction tournée sur une île dans l'archipel Amani, complètement au sud du Japon, *Still the water* est le premier film qui n'est pas tourné à Nara, ville natale de la cinéaste. Le film montre **une nature immatérielle**, typiquement insulaire, avec son art de vivre *shintô* primitif, folklorique, populaire, célébrant les saisons avec des sacrifices (fécondité des sols et des fonds marins, du ventre des femmes), rites chamaniques, (vie et mort, mythologie et sa liturgie complexe syncrétique) pour célébrer les différents amours. Naomi Kawase veut **transmettre** pour donner un sens à sa vie. Sa grand-mère adoptive lui avait appris les prières et à saluer le soleil quand il se lève et se couche, à vénérer les cailloux et les arbres qui abritent en leur sein des divinités.

Ce film de Naomi Kawase concilie **le Japon ancien et le Japon contemporain**, celui de la ruralité et celui des grandes métropoles. Le thème de la famille, de l'invisible qu'il faut rendre visible, de l'absence et de la perte, des sentiments, de la beauté du monde. Le cinéma est pour elle une passion qui n'a cessé d'exister depuis l'adolescence où elle filme en super 8mm sa grand-mère qui l'a élevée dans la ville de Nara non loin de Kyoto.

Cette réalisatrice aime **saisir la puissance du réel**. Avec sa caméra, elle dit voir le monde joyeux « *comme un coffre à jouets renversé* ». L'acte de faire des films non seulement la rend heureuse mais aussi permet d'enrichir la vie des autres en laissant une trace. **Que signifie ma vie ?** Telle est la question de son cinéma introspectif, solitaire, hanté par la question des origines biologiques, sensible, intense où domine le gros plan sur des visages-paysages, focus dans lequel se concentrent les sentiments. Les personnages de tous les âges se rencontrent, tous hantés par le souvenir des absents. Ils cohabitent dans un pur respect mutuel et partagé. *Still the water* est un film lent et mystique et plein d'humanité et de poésie où la beauté est omniprésente. Pour Naomi Kasawe le monde reste beau malgré son évolution et ne doit jamais perdre son **authenticité**. La violence fait partie de son cinéma (scènes de sacrifices, perte de l'âme du vivant grâce au rituel). Elle ne cherche pas à l'occulter mais seulement à en atténuer l'agressivité.

*Fin du film : la nudité*, au Japon est tabou (pendant 7 ans d'occupation américaine après la guerre, graphisme et cinéma ont été censurés, interdits, mettant à mal la culture de l'image). La scène finale fait partie des scènes singulières de la réalisatrice par rapport au reste du cinéma japonais. Sous l'eau, c'est le premier amour, la première fois mais aussi le ventre de la mère.

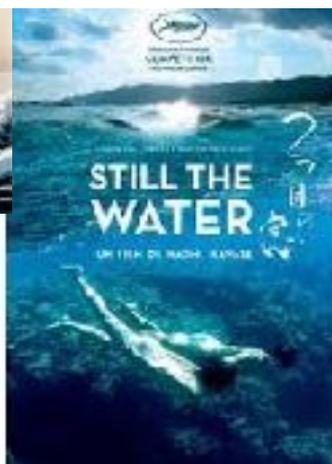
. Dans le film nous aurons aussi de brefs aperçus du **Japon moderne** dans des plans de coupe, montés volontairement sans transition (*cut*). Ils contrastent avec la tranquillité de la campagne et des bords de mers des îles Amami. L'univers des *otaku*, le «*cool japan*» et sa sous-culture de la jeunesse friande révèle un monde capitaliste en réaction à la société bien pensante et à la mémoire des drames : tremblements de terre, guerre nucléaire, société de consommation à outrance, surpopulation (goût immodéré pour les passe-temps frivoles, affection pour les *goodies*, ses *Pinks girls*, *Pets shops*, les *kawaiis*, les héros du *Studio Ghili* et son *Pokemon* et inimitables mascottes, les *vidéo anime*, les *karaoké*, les *mangas*, **les tatouages**). La célèbre carpe et la vague tatouées à Tokyo par le père de Kaito, empruntées aux célèbres artistes de la période Edo, sont un leitmotiv. Quelques fugaces paysages urbains traduisent aussi la dualité des sentiments.



« Vivre uniquement le monde présent, se livrer tout entier à la contemplation de la lune, de la neige, de la fleur de cerisier et de la feuille d'érable (...), ne pas se laisser abattre par la pauvreté et ne pas laisser transparaître sur son visage, mais dériver comme une calebasse sur la rivière, c'est que qui s'appelle l'«*ukyo* » Gisèle Lambert.



Katsushika Hokusai (1760-1849), *La grande vague de Kanagawa*, vers 1830-31.



## Quelques clés

. Le caractère **ukiyo**, « monde flottant » issu du monde médiéval est imprégné de connotation bouddhique et fait référence au monde des apparences, monde de douleurs, à la condition humaine qui s'oppose au monde sacré, immuable (sous-entendant la lassitude engendrée par la vie terrestre). Le paysage omniprésent est toujours en mouvement, « vivant », animé par le vent ou traversé par le soleil ou la lune. Dans la tradition animiste, il « présente / représente » la voie des dieux vue au travers de la nature, dans le silence (*mono-ha*) où dans les sons (musique, chanson traditionnelle).

. Le caractère **ukiyo-e**, courant artistique du XVII<sup>e</sup> siècle a été révélé au XIX<sup>e</sup> et éveillé l'intérêt de l'occident en donnant naissance au *Japonisme* dans le monde entier (peinture, céramique, porcelaine, mode, architecture, arts graphiques, « patterns », design, etc). L'époque **Edo** (1603-1868) que nous connaissons par l'art des estampes (Hokusai « la vague », Utamaro « 36 vues du Mot Fuji », Hiroshige « portraits de jolies femmes) conserve le caractère illusoire, évanescent mais plus superficiel. Elle est liée aux plaisirs immédiats de la vie aristocratique quotidienne au Japon. Elle décline les thèmes de la classe aisée : la nature et les femmes élégantes. Époque où naît aussi l'érotisme en tant que forme d'art (les *shunga*). Les deux adolescents amoureux qui nagent nus dans la mer est une scène osée pour le Japon, scène très éloignée de l'*ukiyo-e* car pure, naturelle, avant tout poétique et libératrice.

Dans le « monde flottant » du Japon traditionnel, à l'instar des haïku (Matsui Basho) poèmes très courts, ou de l'artisanat *mingei* (épures) le cinéma de Naomi Kawase retient **l'évanescence de toute chose**.

Kitagawa Utamaro, *Fleurs d'Edo. Jeune femme jouant du shamisen*, vers 1880.



Patterns, art décoratif  
Motif de vague

